

LARRONS EN BASKETS BLEUES

Héloïse Ravet



AVANT TOUT

Distribution

Conception textes et mise en scène

Héloïse Ravet

Interprètes :

Ibrahima Diokine Sambou

Michele de Luca

Francois Heuse

Titouan Quittot

Création Lumière

Sibyl Cabello

Création sonore

Olmo Missaglia

Création costume

Solène Valentin

Développement et Diffusion :

Bloom Project

Coproduction :

Saintes Patronnes Asbl

Théâtre Varia, Bruxelles

Théâtre de Liège, Liège

Kinneskbond, Luxembourg

Nest, Thionville

Avec le soutien

Théâtre les Tanneurs, Théâtre de

Liège, Utopia ASBL,

Crédits photos

Maïa Blondeau

Calendrier de production

Création forme longue 2024/2025

15 au 26 avril 2024 : Etape de recherche au Théâtre Varia

25 novembre 2024 au 20 décembre

2024 : Quatre semaines de résidence, en cours

6 janvier 2025 au 5 février 2025 :

Création au théâtre Varia

5 février au 15 février 2025:

exploitation au Théâtre Varia, Bruxelles

26 et 27 février 2025 : exploitation au Kinneskbond, Luxembourg

31 mars au 5 avril 2025 : exploitation au Théâtre de Liège, Liège

SYNOPSIS

Un 16 août quelque part dans le monde.

Nuit de la mort d'Elvis, nuit terrible pour n'importe quel sosie qui se respecte.

Jean-Damien, Joël, Pascal et Mathurin : quatre solitudes cherchant du réconfort dans la figure d'Elvis.

Ils se retrouvent chaque année dans une salle qui accueille leurs rêves avec indifférence afin de célébrer à leur manière, la présence incandescente du King.

Ce 16 août sera pourtant différent pour nos quatre amis. C'est le dernier de Joël. Condamné par la maladie, il ne lui reste que quelques mois à vivre.

La nouvelle va bouleverser leurs existences et faire affleurer entre eux ce qu'ils croyaient bien enfouis.

Une idôle, l'amitié et peut-être de l'amour : tout sera mis en place au cours de ces quelques heures pour transformer la dernière nuit de Joël en la plus extraordinaire des veillées.



NOTE D'INTENTION

“Dear Georges,
Remember, no man is a failure who has friends.
Thanks for the wings!
Love, Clarence”
It's a Wonderful Life, F.Capra

Quand j'étais enfant, et puis ado, je n'étais clairement pas du côté des cools de l'école. Je n'étais pas non plus du côté des bandes qui se constituaient en réponse à l'élite du fond du bus. Je n'étais ni gothique, ni émo, ni fumeuse de pétards derrière le gymnase, ni élève modèle.

J'étais bizarre, seule, et bien empêtrée avec les autres. Et puis, j'ai rencontré le théâtre et les choses se sont progressivement apaisées.

À dire vrai, je pense qu'on est plein d'anciens enfants étranges et solitaires dans ce milieu, plein de ces anciennes petites personnes pour qui la découverte du théâtre et de sa pratique a été synonyme de la découverte d'appartenance à un groupe sans trop de violence. Parce qu'effectivement, ma peur du groupe s'est progressivement calmée à mesure que ma pratique du théâtre s'est affirmée.

Au fur et à mesure que grandissait ma confiance envers le groupe, **j'ai eu envie d'écrire et de créer une fiction sur une bande, un peu maladroite, hétéroclite et cabossée**. Une histoire sur quatre types ayant bien du mal avec le concept de l'altérité, mais tentant désespérément d'avoir des copains.

Quatre garçons ayant également du mal avec toutes les idées contemporaines d'amour et de confiance en soi. Pour qui c'est tellement dur, l'amour propre, qu'ils décident de devenir un autre, pour voir si ça facilite le travail. Devenir quelqu'un qui doit n'avoir aucun problème avec ces lubies-là, un mec pour qui ça doit être facile et peinard d'être lui-même.

Au hasard, Elvis Presley.

Méga-Star occidentale, tout à la fois révolutionnaire et désuète, ultra pauvre devenu ultra riche, viril pleurant d'amour dans des costumes à paillettes.

Destin extraordinaire et ambivalent.

Oui, vivre la vie d'Elvis, ça doit être assez agréable. C'était décidé, les quatre cabossés feraient tout pour devenir Elvis, le temps d'une soirée, une fois par an, la nuit de sa mort, le 16 août 1977.

Les Larrons en Baskets Bleues, c'est avant tout une histoire de sosies. Des sosies ratés.

J'ai eu envie d'écrire une histoire sur des sosies, car c'est une pratique qui me semble être un bon point de départ théâtral pour évoquer cette difficulté sociale, cette incapacité à être à l'aise avec l'Autre.

Être sosie, pour Joël, Jean-Damien, Pascal et Mathurin, c'est une tentative d'oubli de soi, une échappatoire à sa condition, un rêve corporel. L'espace d'une nuit, emprunter en soi-même, une autre voix, d'autres attitudes, fantasmer une autre existence.

Cette envie de travailler sur les sosies va de pair avec une croyance intime et profonde : **malheureusement ou heureusement, on ne s'évade pas de soi**. C'est pour cela qu'il soit bon ou mauvais , je pense que, par essence, un sosie est toujours raté. Il me semble que plus l'on se déguise, plus on se révèle.

Les Larrons sont de doux voleurs, des pilleurs d'idoles. Ils repèrent et subtilisent la grâce pour tenter de la faire leurs. Ils n'ont malheureusement pas assez de finances pour avoir aux pieds des *blues suede shoes*, c'est pourquoi ils pratiquent leurs rapines en baskets bleues pour commencer.

Les Larrons en Baskets Bleues parle des passions qu'on se donne, des groupes qu'on se trouve, pour traverser l'existence cahin-caha, peut-être, mais pour la traverser quand même. Des amitiés qu'on se crée et des solidarités qu'on se forge pour se supporter un peu plus.

C'est un spectacle sur la difficulté à faire groupe, la peur du rejet et sur la difficulté à s'accepter dans son identité la plus ambiguë.

Les Larrons, ce sont des enfants étranges ayant appris le monde à travers la solitude, à la recherche d'amis tout aussi bizarres pour tenter l'aventure d'être soi avec les autres.

Les Larrons, c'est une fable sur la beauté de l'amitié, la verticalité, l'espoir, le courage que ce lien insuffle à nos vies.

Après avoir eu l'occasion d'une première et joyeuse expérimentation de ces questions lors de la création de la forme courte aux Tanneurs, j'ai eu une grande envie de prolonger et d'approfondir cette réflexion sur l'identité et l'amitié, de continuer à écrire l'histoire de ces 4 personnages sur le temps de la création d'une forme longue.



NOTE DRAMATURGIQUE

Au départ, j'ai choisi de travailler autour de la figure d'Elvis car j'aimais la première impression qu'il me faisait : un chanteur ringard aux costumes trop moulants.

Je trouve que déclarer qu'on est fan d'Elvis nous place dans une espèce de marge étrange, un peu vieille et honteuse. J'aime beaucoup l'idée dramaturgique qu'on puisse avoir honte des gens qu'on admire. Pour moi, cela raconte quelque chose dans la détestation que l'on peut avoir de soi. Avoir honte de soi, honte d'aimer ce que l'on aime, honte de ne pas réussir à s'intégrer, honte pour les autres. La honte est un sentiment fort, qui occupe une place centrale de ce spectacle.

Avec étonnement, j'ai découvert au fur et à mesure de mes recherches un homme à la destinée mythique et surtout tragique. Elvis a eu une existence extraordinaire, et les grandes trajectoires de sa vie sont venues rencontrer mes propres obsessions théâtrales : métamorphoses, héritage, mort et adoration.

L'identification si importante et massive à Elvis, le culte dont il est le sujet réside selon moi dans le fait que c'est un être polarisant, à la destinée intense. C'est une personne qui porte en lui de puissants extrêmes. La gloire et la déchéance, la misère et le luxe, un homme aux multiples conquêtes pourtant fou amoureux de sa mère, la force et la faiblesse en somme.

Un personnage éminemment théâtral.

◆ **Le 16 août, le rituel et le mystique profane.**

Il s'est créé autour d'Elvis un ensemble de pratiques qui forment aujourd'hui un culte étrange, païen, issu de la pop culture. A ce jour, aux Etats-Unis, il y a autant de personnes se réunissant pour célébrer le 16 août que pour l'assomption du 15 août. Elvis génère autant d'adoration que la Vierge Marie.

Je pense que nous sommes toutes et tous animés par le besoin de croire, d'aimer et d'adorer, et que nous trouvons les moyens de le faire selon les époques et le monde dans lequel nous nous trouvons.

Je m'interroge profondément sur la façon dont une figure, un récit, une croyance peuvent aider à traverser l'existence en amenant une pensée verticale et spirituelle dans nos vies.

Les fans sont assez unanimes, leurs idoles leurs permettent de s'élever, d'aller au-delà d'eux-mêmes grâce à des valeurs ou des modes de vies qu'ils admirent. Cela m'intéresse de travailler autour d'idoles modernes, ancrées dans un système capitaliste et néo-libérale. **Quels rites inventons-nous à l'intérieur de notre monde urbain et moderne ?**

Les *Larrons en Baskets Bleues* est un spectacle sur les rituels que nous nous fabriquons pour rester en lien avec les autres. C'est une nuit où ils célèbrent Elvis mais ce sera également une nuit d'oraison pour leur ami malade. Le culte qu'ils vouent à Elvis est un prétexte pour célébrer la vie et ce qui les unit.

◆ **Le récit d'une classe sociale et culturelle méprisée.**

Je suis issue de la classe moyenne et populaire française. J'ai à cœur d'écrire des récits qui ont pour objets, sujets, des personnages issus des classes sociales dites moyennes et basses.

Les *Larrons* sont des ouvriers au chômage, gardiens de musée, caissiers et surveillants scolaires. Leur identité est impactée par le milieu social dans lequel ils gravitent, et par les différentes crises sociales et économiques que la société traverse. Ce sont quatre personnes qui ont des difficultés à trouver//garder un emploi, à finir les fins de mois, à conserver un logement. Je choisis de traverser et de traiter cette précarité à travers le sujet du fan qui, selon moi, permet d'aborder ces questions par un biais inattendu.

En effet, être fan aujourd'hui n'est absolument pas valorisé dans notre société culturelle, il peut même s'effectuer un rejet de ces pratiques voire un mépris pour celles-ci.

Si les *Larrons* traitent d'une difficulté sociale, ce n'est pas uniquement à propos de problèmes individuels. C'est également l'occasion de traiter d'un rejet culturel et d'une certaine supériorité de classe culturelle sur une autre. Je souhaite démontrer qu'à travers n'importe quel objet d'admiration se tisse le même phénomène, on se regroupe, on croit et on s'élève ensemble.

◆ **Une histoire du corps sublime et malade**

L'un des *Larrons* est malade, et pour lui, c'est son dernier 16 août. Il se sait condamné et ne passera pas l'année. Ce que l'annonce d'une mort prochaine impacte sur un groupe d'amis est un des fils dramaturgiques du spectacle.

Je ne souhaite pas dire quelle est la maladie dont il est question car chaque maladie a ses spécificités et son histoire sociale, culturelle. **Plutôt que d'explorer une maladie précisément, je compte travailler davantage sur l'universalité de la maladie.** Ce qui m'intéresse c'est la détérioration d'un corps, la fragilité à laquelle le corps est soumis et le fait de vivre la condamnation dans sa chair. Je souhaite que le spectateur puisse avoir un espace de projection, et qu'il puisse imaginer ce qui fera écho à sa vie ou non.

Elvis lui aussi est devenu malade. Le corps d'Elvis et la transformation de son corps, sa déchéance sont pour beaucoup dans mon intérêt pour ce chanteur. Je souhaite dessiner un parallèle entre la maladie de Joël et la chute d'Elvis. Il y a selon moi, une identification des *Larrons* au fait qu'un corps si sublime puisse connaître, lui aussi, la maladie et la mort. Elvis, pour les *Larrons*, est un dieu très humain, qui vit dans sa chair ce que, eux-mêmes sont aussi amenés à éprouver.

Comment, que ce soit à travers la littérature ou la musique, un corps malade peut transformer cette vulnérabilité en un acte artistique fort et puissant ? Comment le corps souffrant peut ou non être transcendé par l'art et l'amour de l'art est une question majeure des *Larrons*.

NOTE DE MISE EN SCÈNE

◆ **L'incarnation par l'absence**

La particularité des *Larrons en Baskets Bleues* en termes de mise en scène est qu'à la manière de certaines religions, l'objet de la dévotion ne peut ni être représenté, ni montré, ni entendu, ni nommé. Il n'y aura aucune mention d'Elvis Presley autrement que par la dénomination : Le King.

Je souhaite travailler sur la dimension sacrée de l'adoration d'une star pop. Mettre en parallèle des fonctionnements religieux et profanes.

Par ailleurs, cela m'intéresse en terme de mise en scène de travailler un sujet sans jamais le nommer, il en sera de même pour le sujet de la maladie. J'aime écrire et concevoir des récits par le biais et la marge et ne pas aborder frontalement les choses. Cela me permet également de pouvoir ainsi expérimenter dans l'écriture et au plateau les notions de honte et de tabous. Cela m'attire d'étudier comment une idée, un vécu non nommé parviennent toujours à se dire, autrement que par les mots.

Je peux dès lors développer des sensibilités particulières avec les acteurs et leurs corps, à la manière d'un thé qui infuserait. Le sujet est partout mais il n'est nommé nulle part, seuls les corps et leurs actions servent à raconter ce qui n'est pas dit.

◆ **Une écriture du corps**

Comme évoqué dans la dramaturgie, les *Larrons* est un spectacle où le rapport au corps est central.

Nous interrogeons quatre histoires de corporalités particulières : le corps de l'idole, le corps malade, le corps précaire et enfin le corps du groupe.

Nous sommes à la frontière entre théâtre et danse-théâtre, car le travail sur le corps est au cœur de ma recherche. **J'écris selon les récits que proposent les corps des acteurs.**

Nous partirons d'improvisations, souvent muettes, basées sur l'expression d'émotions et de situations diverses. Je vais m'attacher particulièrement ici aux mouvements scéniques d'Elvis. Il a en effet développé un langage corporel particulier et singulier. Le travail sur les vibrations, les tremblements, les genoux et le bassin vont être décortiqués, analysés puis reproduits. Il s'agira ensuite avec les acteurs de transformer ces mouvements en quelque chose de propre à eux. De partir de l'idole pour découvrir une singularité en chacun d'eux. Je suis sensible à la poésie que peut dégager une main, une épaule ou un regard. Je crois qu'un geste de la main peut agir sur un spectateur de la même manière que peut le faire un monologue.

L'enjeu dans les *Larrons* est d'entreprendre d'être traversé par l'autre, et de croire à cette illusion. Assister à la tentative d'une convocation surnaturelle de celui que l'on désire : à travers un genou, une bouche, une main. Trouver une théâtralité profonde et réelle dans un seul et simple geste. Déplacer la recherche du devenir autre et tenter que ce devenir ne passe plus par l'image mais par le mouvement précis d'un corps.

Je souhaite traverser les sujets de la maladie, de la solitude et de la mort avec le plus de douceur possible. Il me semble important aujourd'hui d'écrire des spectacles qui donnent la possibilité d'envisager ces questions existentialistes avec tendresse et humour. J'aimerais que les *Larrons en Baskets Bleues* donne des armes réconfortantes au spectateur pour affronter ces sujets-là.

ANNEXES - TEXTES

1. Le Manifeste

Il y quelques temps, nous quatre,
on aurait pu facile se foutre en l'air
la tête dans le canal et la corde au cou
on aurait volontiers donné nos âmes aux diables contre une vie nouvelle,
histoire de voir
si avec un autre début
on persistait toujours autant du côté de l'invisible.

ouais on aurait pu, le diable ou la mort,
mais c'était sans compter les jeudi soirs, de 20h à 21h,
un souffle pour quatre diaphragmes, qui fait oublier la calvitie et les gravités sur les ventres,
les jeudis soirs où
dans nos yeux,
2,4,6,8 regards et 10 si on compte le King
dans ces yeux là,
c'est sûr et certains qu'on est quelqu'un.
Que ce quelqu'un est aussi beau qu'un véritable baiser au coin de l'oeil
aussi joli qu'un troupeau de vache et le soleil qui se lève derrière
ces jeudis soirs
une espèce de ligne de fuite tracée droit sur l'impossible
tu veux être une biche ?
Ok, nous on te crois
nous, on est une île à l'intérieur du monde,
on nous a dit : "mystique, vous êtes des mystiques"
mais c'est des mots de bibliothécaires, ça veut rien dire, on est pas des pages, on pue la peau et les ongles
On ne récite pas, on se fait Croire,
pour contrer les nuits trop longues,
pour braver les absents
et oublier qu'on est trop seuls
on se fait Croire, les épaules soudés
qu'il y a bien quelqu'un d'autre.
Et si on l'appelle, l'Autre, en pliant les genoux
avec le souffle et la sueur,
pas besoin de le voir,
pas besoin de le toucher,
suffit juste de fermer les yeux
on dirait que
ce serait comme le silence
et oh
surprise sur le coin de la photo réside bien une moitié d'âme
elle transforme larmes en doigts pointés vers le ciel.

On est peut être pas très fonctionnel
on est peut-être pas très désirable, et encore que, regarde bien,
on est peut-être juste ça, quatre types qui plient les genoux,
mais à nous quatre, on existe, l'amour plein la bouche
à nous quatre, on y croit tellement fort,
peu importe que ce soit vrai ou non,
peu importe que tu y croies ou non
nous on s'en fout,
ça advient.

Dans cette salle aux allures de tombeau
les nuques en haut, les jambes sur le soleil
on te dit que ça existe
et rien que pour ça, on tient une semaine de plus
un fix ou une allumette vers le coeur
voilà ce qu'on est
une absence à l'adolescence
un dysfonctionnement qui se mérite,

évidemment qu'on crève d'être comme vous,
vous qui nous regardez avec vos yeux trop petits,
on est bien au courant de l'exhibition, même si on fait comme si
vous n'étiez pas là,
observez bien le regain entre la tendresse et l'attente,
tu nous crois ridicule, mais c'est parce que tu ne sais plus voir le sauvage
mon pote c'est une biche
et moi si je dis qu'elvis est là
et bah il est là,
simplement parce que je le dis
parce que ma parole
c'est le roman de renard
avec un d
comme désespoir
ou deflagration, au choix selon l'existence

nous 4
ça m'a sauvé la vie
On aurait pu croire terminé rideau
mais c'était sans compter la force des perdants
quand tu nous mets ensemble
ça fait une lune à midi
sous le zénith
les étoiles
tu crois que le mystique c'est dans les églises ou les prières
tu te mets le doigt dans l'oeil et tu tournes l'orbite avec
moi si je mange ton oeil ça gicle et puis c'est du melon

Faire Croire

c'est sauver le monde sans banderole
et je parle pas de mensonges
je parle du conte
oui voilà c'est bien ça
nous quatre à cheval sur le désir d'être un autre le temps du dire,
c'est le conte des contes
et même si t'entends pas ma voix,
y a quand même ton oreille qui vibre
parce que nous quatre ensemble
c'est le meilleur SOS Suicide.
Nous quatre ensemble, c'est un manifeste pour le bleu du ciel.

tu verras
plus personne n'aura envie d'y arriver
à vivre la vie qu'on nous vend
plus personne,
après nous avoir vu danser
danser tellement fort que le king est là dans un coin de mur
juste parce qu'on le dit
juste parce qu'on le décide.

2. La chair d'E.

WOW THIS IS JUST AMAZING TO WATCH, HIS BODY IS BROKEN, BUT HIS SPIRIT IS STILL THERE, I DONT THINK ANYONE CANT LIKE THIS

Youtube, commentaire à propos du dernier live d'Elvis Presley, interprétant la chanson _ _ _ _
peu importe le lieu, l'heure, qui y avait-il ce soir là, nous avons juste à regarder ce gros bébé
médicamenteux, jadis sex symbole, jadis jadis jadis, pourtant là, assis à son piano, entouré des ses
gobelets Coca Cola déjà tous bus, le sucre dégouline partout, sueur sur le micro, on imagine sueur
sur les touches, sueur sous ce costume trop blanc, trop petit, déjà fini en 77 année unique album des
Pistols et des Clash je ne sais pas, je suis née en 95, je me demande si Le King était ringard en 77, je
me demande qui écoutait le King, est ce que c'était maman bigoudi ou jeune fille sans culotte, j'en
sais rien d'Elvis, mais déjà, hors contexte ou non il est évident que les culottes ne volent plus, qu'on
est bien loin de 68 le ring blanc et rouge le costume de cuir noir porté comme on porte un t-shirt au
saut du lit, en 9 ans, on voit l'effondrement, c'est palpable, scientifique, tout le monde doit le
savoir, on ne vient plus voir le même KING, on vient voir le souvenir de ce qu'il fut, on vient le voir,
pour pouvoir dire, parce qu'on sait que la fin est proche, pour pouvoir dire , merde j'y étais, dans la
salle, un enterrement avant l'heure, un air d'oraison sur suspicious mind, et on se dit que c'est
quand même formidable de pouvoir assister au déclin sans y participer, de pouvoir, frissonner des
chutes, savourer l'idée que tout ça, c'est bien terrible, on a beau être Elvis Presley on n'y 'échappe
pas, à la gravité et à la dépression, peut-être que ça rassure, c'est peut-être même ça qu'on vient
toujours voir, du grandiose, du sublime, du rêve, bullshit, ce qu'on veut voir, c'est la confirmation
que même dans les chairs où le sublime a pu résider, ces chairs sont amenées à pourrir, comme la
mienne, confirmation, par la scène, par les yeux qu'on porte sur celui qui s'effondre tandis qu'il
s'élève, qu'on va bien tous crever. ON VA TOUS Y PASSER mais quand bien même, quand le King
chante, derrière le souffle qui lui manque, les poumons qui semblent s'excuser d'exister encore, le
costume qui craque et le visage qui nous est donné à voir par ce gros plan obscene, visage dans un
visage, il apparaît, résistance de ce qu'il fut, la bouche en rage qui semble vouloir s'accrocher
encore un peu, extrader le costume noir pour qu'il revive, l'espace de quelques secondes, et on en
doute pas, on en doute plus que le costume est encore là, pour toujours, peut-être même encore
plus qu'avant, le naturel nous plait, mais l'acharnement nous dévore l'âme.

